

corps, en véritable officier d'artillerie qu'il était, il rassembla les canonniers, leur fit prendre les outils du parc, fit allumer les falots, et lui-même en prit un avec lequel il éclaira les artilleurs qui, sous sa direction, travaillèrent à creuser et à élargir le ravin jusqu'à ce que la fusée des essieux cessât de porter sur le roc. Il ne se retira que lorsque les premières voitures furent passées, ce qui n'eut lieu que vers une heure du matin ; puis il songea à regagner son bivac. Mais avant d'y retourner, il voulut donner un dernier coup d'œil aux avant-postes les plus voisins.

Au commencement de la nuit, il avait fait une gelée blanche accompagnée d'un brouillard assez épais. Cette disposition de l'atmosphère avait engagé Napoléon à former ses troupes en grosses masses qui se touchaient presque, afin d'être plus facilement déployées le lendemain. Le vaste plateau qu'elles occupaient n'était pas à plus de 200 toises de la position des Prussiens. Les sentinelles ne distinguaient rien à dix pas autour d'elles. La première, entendant quelqu'un marcher dans l'ombre et s'approcher des lignes, cria deux fois : *Qui vive !* et s'apprêtait à faire feu, à la troisième interrogation. L'empereur, vivement préoccupé, ne fit pas de réponse. Une balle siffla à son oreille et le tira de sa rêverie.

S'apercevant alors du danger qu'il vient de courir et de celui dont il est incessamment menacé, il se jeta ventre à terre. Cette précaution était sage, car à peine s'était-il tenu quelques secondes dans cette posture, que d'autres balles sifflèrent au-dessus de sa tête. Ce premier feu essuyé, Napoléon se relève, appelle à lui, se dirige vers un poste voisin et se fait reconnaître. Il y était encore lorsque le soldat qui avait fait feu le premier sur lui y arrive, après avoir été relevé de faction. C'était un jeune voltigeur du 12^e de ligne. L'empereur lui ordonne de s'approcher, et le prenant par une oreille qu'il pince fortement :

— Ton nom ? lui demande-t-il.

— François Morissot, répond le soldat stupéfait, car il vient de reconnaître l'empereur.

— Comment ! drôle, tu me prends pour un Prussien ?

Puis s'adressant aux soldats qui l'entourent, il ajoute en souriant :

— M. Morissot, à ce qu'il paraît, ne jette pas sa poudre aux moineaux : il ne tire qu'aux empereurs !

Le voltigeur était si troublé de l'idée qu'il eût pu tuer le *Petit Caporal*, que ce fut à grand-peine qu'il parvint à balbutier ces paroles :

— Dame ! mon empereur... faites excuse !... c'était la consigne... Si vous ne répondez pas, ce n'est pas ma faute... Il fallait au moins me dire que vous ne vouliez pas me répondre.

Napoléon le rassura et lui dit en quittant le poste :

— Morissot, c'est moi qui ai eu tort ; aussi, ne te fais-je pas de reproches. Du reste, c'était assez bien ajusté pour un coup tiré à tâtons ; mais écoute : dans quelques heures il fera jour, tire plus juste, et je te prouverai que je n'ai pas de rancune.

Il était près de trois heures du matin lorsque Napoléon fut de retour à son bivac. Il s'enveloppa de son manteau et s'endormit profondément. Le 14 octobre 1806, à la pointe du jour, il était à cheval : la grande armée était sous les armes une heure auparavant. Il passa devant toutes les lignes en

rappelant aux soldats qu'il y avait un an, à pareille époque, ils avaient pris Ulm.

— L'armée prussienne est cernée, leur dit-il, elle ne se bat plus que pour pouvoir effectuer sa retraite. Le corps qui la laisserait passer serait perdu d'honneur !... Soldats, ajouta-t-il en élevant la voix, je lui retirerai ses aigles !

— Marchons ! marchons ! *Vive l'empereur !* s'écria-t-on de toutes parts.

Aussitôt l'armée s'étendit dans toutes les directions, et l'action s'engagea sur toute la ligne par un feu terrible. Au milieu de la mêlée, les troupes françaises conservaient toute la gaieté nationale. Un soldat du 45^e de ligne (les enfants de Paris) que ses camarades appelaient l'*Empereur*, parce qu'en effet il était de petite taille et qu'il avait quelque ressemblance avec Napoléon, impatienté de l'obstination des Prussiens, s'écrie :

— A moi, grenadiers ! En avant ! suivez l'empereur !

Et il se jette au plus épais. Ses camarades le suivent en donnant l'exemple, et la garde du roi de Prusse est enfoncée.

Le soir après l'action, Napoléon nomma son homonyme caporal sur le champ de bataille, et lui donna lui-même l'accolade en le décorant. Dès ce jour, les soldats du 45^e n'appelèrent plus ce grenadier autrement que le *Grand Caporal*, pour le distinguer du *Petit*, qu'il avait eu l'insigne honneur d'embrasser.

Le surlendemain de la bataille, Napoléon, monté dans une petite calèche découverte, partit pour Weimar. Ce fut en allant de Mersbourg à Halle qu'il traversa le champ de bataille de Rosbach. Il avait si présentes à l'esprit les dispositions de l'armée du grand Frédéric et celles de la nôtre à cette époque, qu'arrivé à Rosbach même, il dit à Savary :

— Galopez dans cette direction : vous trouverez à un quart de lieue d'ici la colonne que les prussiens ont élevée en mémoire de cet événement.

Si la moisson n'eût pas été faite, Savary n'aurait jamais pu découvrir cette colonne. Placée au milieu d'une plaine immense, elle n'était guère plus haute que les bornes que l'on voit sur nos routes pour marquer les distances. Dès qu'il l'eut trouvée, l'aide de camp noua son mouchoir au bout de son sabre et l'agita en l'air pour servir de direction à l'empereur, qui vint le rejoindre aussitôt. Toutes les inscriptions du monument avaient été effacées par le temps. Après avoir tourné tout autour en silence et les bras croisés sur la poitrine, Napoléon prit une sonne d'élan et appliqua un vigoureux coup de talon de botte à la colonne pour la jeter bas. Il s'y reprit à plusieurs fois en disant :

— Allons donc ! cela ne doit pas tenir ! Il ne s'agit que de donner du pied dedans !

Mais comme la colonne ne bougeait pas et que ces vaines tentatives l'avaient essoufflé, ayant aperçu dans le lointain la division Suchet qui se remettait en marche, il fit dire à ce général de lui envoyer quelques sapeurs. Il ne fallut qu'un moment à ceux-ci pour déterrer la colonne et la charger sur une charrette qu'on fit partir immédiatement pour Paris. Puis il se remit en route pour Berlin, où il fit son entrée. Le premier ordre qu'il donna à Savary, en arrivant au palais, qu'il trouva intact, fut d'aller immédiatement s'emparer des lettres qui se trouvaient à la poste.